



Bataille encore



Georges Bataille - vers 1943

*La fréquentation
de Vézelay par
Georges Bataille fait de ce
haut lieu bourguignon un
des territoires de sa pensée –
et de sa pensée un des
reliefs de ce territoire.
Après Bataille à Vézelay
par Christian Limousin
(BCL n° 23, octobre 2002),
Jacques Pimpaneau,
professeur de langue et de
littérature chinoises,
qui fut proche de Bataille
dans la dernière partie de
son existence, témoigne de
ce qu'il représente pour lui
et s'interroge sur certains
aspects de son influence.*

François Lallier : *Dans quelles circonstances s'est produite votre rencontre avec Georges Bataille ? Pouvez-vous évoquer pour nous, simplement, des souvenirs ?*

Jacques Pimpaneau : J'ai rencontré Georges Bataille par hasard. D'anciens camarades de classe voulaient créer une revue, mais n'avaient rien à dire et ils sont venus me trouver. A l'époque, en 1954-55, comme je travaillais à l'Encyclopédie de la Pléiade chez Gallimard tout en faisant mes études de chinois, j'avais entendu parler de Bataille et j'avais l'impression qu'il tenait une place importante parmi les intellectuels, mais qu'il était injustement ignoré du public. J'ai donc proposé pour le premier numéro de cette revue, qu'ils avaient appelée *La Ciguë*, un hommage à Bataille en faisant appel à des noms célèbres. Ceci avait pour but d'attirer l'attention sur Bataille et, par contre-coup, sur la revue. Je fus surpris de recevoir, entre autres, des réponses de Lacan, Malraux, Duras, André Masson. J'ai sollicité un texte de Bataille, alors conservateur de la bibliothèque d'Orléans. Il a souhaité me rencontrer et nous nous sommes vus dans un café à Paris. J'ai été abasourdi de l'entendre me dire : « Je vous remercie, car je viens d'apporter un manuscrit à un éditeur qui était réticent pour le publier et qui a accepté quand je lui ai dit qu'un numéro d'une revue allait m'être consacré. »

Il m'a ensuite demandé de venir à Orléans revoir avec lui le texte qu'il avait préparé. Il m'attendait à la gare. J'étais surtout intimidé. Quand sa femme est entrée dans le bureau pour nous proposer du thé, j'ai d'abord refusé, ne voulant pas déranger. Mais il m'a conseillé d'accepter en souriant et a ajouté qu'elle avait préparé un dîner chinois spécialement pour moi. A six heures, nous sommes descendus au salon et nous avons bu tous ensemble. Quand, au milieu du repas, j'ai demandé l'heure du dernier train pour rentrer, sa femme et lui ont ri et m'ont dit : il est parti depuis une heure et une chambre a été préparée pour vous. Ensuite nous nous rencontrions au Flore quand il venait à Paris. Il voulait que je participe à la collection de Lo Duca, pour laquelle il préparait *Les Larmes d'Eros*, et à la revue qu'il projetait avec Girodias, mais qui n'a jamais vu le jour. Dix ans plus tard, je suis retourné un soir au Flore pour y emmener un Chinois de passage.

*« Je n'ai jamais
rencontré quelqu'un
d'aussi doux, d'une
telle délicatesse avec
les autres, d'une
telle politesse. »*

Le garçon m'a reconnu et m'a dit : « Il ne faut plus venir, maintenant même la tasse de café est hors de prix ; ce n'est plus comme quand vous veniez avec monsieur Bataille. »

Je suis parti de 1958 à 1960 comme étudiant à l'université de Pékin. A mon retour, Bataille avait été nommé conservateur à la Bibliothèque Nationale. Il était alors déjà malade et Diane, sa femme, m'a proposé de loger dans un studio sur le même palier pour qu'il y ait quelqu'un avec lui quand elle s'absentait ; nous étions souvent ensemble.

Un samedi soir, Diane étant partie en Angleterre voir de la famille, j'avais préparé le dîner et invité, outre un couple d'amis, un couple de sexologues américains que Diane ne supportait pas, mais qui réjouissait fort Georges. Ils avaient tourné un film en noir et blanc dont ils étaient aussi les acteurs ; c'était une adaptation (fort mauvaise et même assez ridicule) de *l'Histoire de*

l'œil et, voulant la montrer, ils avaient apporté un projecteur. Ce fut une soirée très agréable ; Georges semblait en bonne forme et prendre plaisir à la compagnie.

Le lendemain matin, ne parvenant pas à le réveiller, j'ai appelé son médecin, le docteur Frankael ; il l'a fait transporter à l'hôpital Laënnec, a appelé sa fille Laurence et j'ai téléphoné à Diane pour qu'elle revienne. Mais il n'y avait plus rien à faire ; il est mort dans la nuit d'une embolie pulmonaire sans avoir repris conscience.

Les images que nous gardons communément de Bataille sont celles du penseur de la transgression et de l'« expérience intérieure », du fondateur de la « religion acéphale », de l'écrivain attaché à l'écriture comme à une folie qui serait son propre salut, du théoricien discernant et revendiquant la « part maudite ».
Correspondent-elles au Bataille que vous avez connu ? Bataille était-il quelqu'un d'autre encore ?

L'impression que je garde de Bataille n'est pas du tout celle de ceux qui ne l'ont pas connu et qui se fient à ses livres. Quand on le présente comme un être luciférien, j'ai envie d'éclater de rire. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aus-



si doux, d'une telle délicatesse avec les autres, d'une telle politesse. Certes il avait participé à des partouzes et était monté avec des putains, comme la plupart d'entre nous. Mais il était plutôt timide, très déférent avec les femmes, séducteur sans doute, mais par une extrême

gentillesse. Evidemment il parlait de littérature érotique, de l'érotisme, mais il méprisait la vulgarité.

Pour moi, Bataille c'était celui qui, quand on allait se promener à Vézelay et que l'on passait devant une certaine boutique au bas de la rue, s'arrêtait toujours pour saluer la dame très effacée qui la tenait, parce qu'à la fin de la guerre on l'avait tondu et promenée à travers le village sous prétexte qu'elle aurait fait l'amour avec un soldat allemand.

Comme vous le disiez très justement tout à l'heure, les gens confondent le domaine du fantasme et celui de la réalité. Un jour, je lui demandai quel était celui de ses romans qu'il préférerait. Il m'a répondu *Madame Edwarda* : peut-être parce qu'il conservait une certaine naïveté, il transformait une aventure banale, même assez sordide, en un conte merveilleux. C'était quelqu'un qui était pris de vertige par le gouffre qui existe entre les sentiments humains dans ce qu'ils ont de plus doux, de plus spirituel, et la réalité physique de deux corps qui se frottent au milieu d'excréments, d'odeurs, avec la violence que fait surgir dans la tête le désir qu'on en a. Il avait compris que vouloir gommer cette antinomie était un leurre. « Les clubs de naturalistes, c'est vraiment en-dessous de tout, m'a-t-il dit, et j'ai fait mon œuvre pour échapper à la folie », justement pour assumer cette contradiction effrayante qui caractérise les humains.

L'apport de Bataille à l'étude des sociétés a-t-il joué un rôle dans votre rencontre avec la civilisation chinoise, ou certains de ses aspects ?

C'est la première fois qu'on me pose cette question et je suis content d'y répondre. Un jour, je parlais de Bataille avec une spécialiste du Tibet. Elle m'a dit : « Dans ce qu'il a écrit sur la civilisation tibétaine, ce qui est extraordinaire c'est qu'il en a eu une compréhension d'une justesse rare alors qu'il n'avait pu s'appuyer que sur des études mauvaises ou médiocres. » Quand on étudie une culture comme la culture chinoise,

l'œuvre de Bataille, en particulier *La Part maudite* et *L'Érotisme*, nous oriente dans trois directions fructueuses, qu'aucun sinologue n'a d'ailleurs exploitées.

La première et la plus évidente est de voir quelle est la part maudite chinoise, c'est-à-dire ce qui

la différencie des autres, comment elle a dépensé son surplus de richesses. De ce point de vue, la Chine antique rappelle le Moyen Âge occidental, les guerres entre seigneuries n'étant pas tant des guerres d'anéantissement mais plutôt des guerres pour la gloire d'avoir vaincu, tandis que la Chine de l'empire unifié à partir de 220 avant J.-C. rappelle ce que Bataille a écrit sur la France de Louis XIV. Mais la particularité de la Chine est qu'il y a sans doute

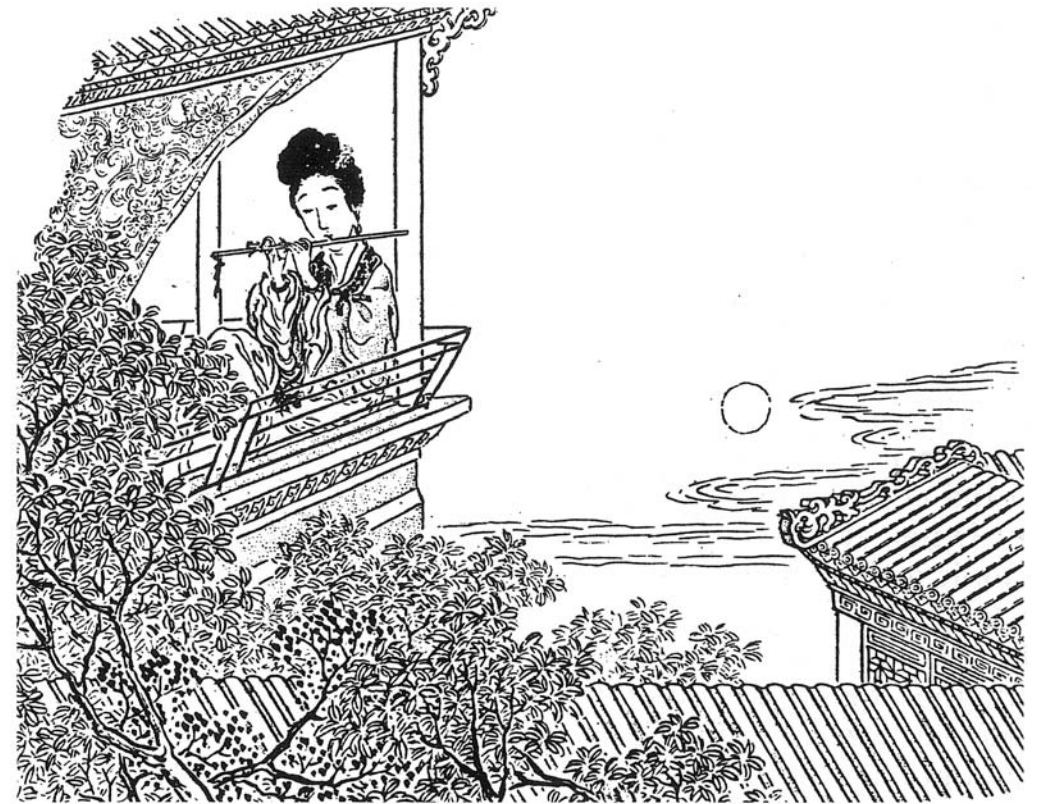
deux Chine et deux parts maudites : celle des lettrés, qui jouissaient d'une part de ce surplus, même si elle était limitée, et celle du peuple. Les lettrés, dans le carcan du despotisme oriental, pour reprendre l'expression de Wittfogel, ont cultivé pendant des siècles une part maudite qui consiste à cultiver un art de vivre assez hédoniste, à vivre retiré de la société en sachant tirer des plaisirs de la nature et des choses les plus simples. Mais en même temps, frustrés et détenteurs de l'écriture, ils ont fantasmé en écrivant l'histoire, d'où ces descrip-

tions d'empereurs en perdition qui voguaient sur des étangs de vin, assis sur des filles nues, qui arrachaient de la viande crue accrochée à des arbres et qui se livraient aux cruautés les plus terribles pour exciter leur concubine préférée. Ils ont aussi fantasmé, notamment aux XVI^e et XVII^e siècles, dans toute une littérature érotique dont le *Kin Ping Mei* et *Le Tapis de prière en chair* sont deux exemples.

Dans les milieux populaires, malgré la chape de plomb du confucianisme étatique, différent de la pensée originelle de Confucius, cette part maudite se retrouve dans la préservation des antiques cultes chamanistiques, rituels médiumniques où la transe joue un rôle essentiel.

Une deuxième direction indiquée par l'œuvre de Bataille est la pensée religieuse « athéologique », donc d'abord sans Eglise avant d'être sans dieu. Or la religion populaire chinoise est sans Eglise, ses prêtres ne sont que de véritables techniciens de rites, de magie, aussi mal vus des autorités que l'étaient les *Sorciers* de Michelet (cf. la préface de Bataille à cet ouvrage). Sans dieu, me direz-vous, alors que leur

« Il serait fort intéressant d'éclairer la nature de la civilisation chinoise à la lumière des concepts créés par Bataille. »



La joueuse de flûte - in Histoire de la littérature chinoise de Jacques Pimpaneau

panthéon en contient tellement ? Justement, quand il y a de nombreux dieux, il n'y a plus sur les hommes l'ombre terrible du Dieu unique de la Bible qu'ont repris le christianisme et l'islam. Et ces dieux chinois – ce qui n'est pas assez souligné – ne sont que les noms de puissances stellaires, comme si, en dernier ressort, nous dépendions de forces cosmiques dont les dieux ne seraient qu'une apparence pour les rendre tangibles et dont les grands hommes divinisés après leur mort seraient les incarnations, les médiums à travers lesquels elles agissent dans le monde humain.

La troisième direction indiquée par Bataille se trouve dans *La Littérature et le Mal*. La littérature n'est certes pas l'expression d'une contestation au sens où les communistes ont voulu l'imposer ; elle en est même le contraire puisqu'elle serait alors la reddition devant la dictature d'un parti. Mais elle est en effet la voix du Mal dans une société où certains se sont arrogés le monopole du Bien. Elle est l'expression d'une frustration, d'un rêve dérobé, de la fascination d'un certain désir et donc d'une revendication. Qu'est-ce que le théâtre de Racine sinon la revendication de la passion ? En Chine, il en est de même. Mais sa littérature a une limite. Écrite par les lettrés, elle n'a jamais remis en cause les fondements mêmes de sa pensée avant l'introduction des penseurs occidentaux. Elle dénonce des abus, mais les attribue au fait que les gouvernants n'appliquent pas à eux-mêmes ce qu'ils exigent des

autres et elle préconise la fuite dans l'isolement au fin fond des montagnes. Elle ne s'en prend jamais profondément à sa propre culture. Sa littérature érotique relève du fantasme, de la frustration, mais, quelles que soient par ailleurs ses hautes qualités, on n'y sent pour ainsi dire jamais ce Mal dont parle Bataille. L'idéologie régnante, le Bien, l'autocensure, surtout après l'élaboration du néo-confucianisme, furent trop forts pour que les Chinois aient pu voir d'autre issue que de s'échapper dans une vie d'ermite. Et il fallut les coups de boutoir venus de l'étranger pour que cette culture vacille sur ses fondements. Je ne prétends pas en quelques mots retracer la nature de la civilisation chinoise, mais vous indiquer qu'en effet il serait fort intéressant de l'éclairer à la lumière des concepts créés par Bataille.

Propos recueillis par François Lallier ■

Jacques Pimpaneau a enseigné la langue et la littérature chinoises de 1965 à 1999 à l'Institut des Langues Orientales et avait créé à Paris le Musée Kwok On (musée du théâtre extrême-oriental) dont les collections ont été ensuite données au Portugal. Il a traduit quelques œuvres littéraires chinoises et écrit plusieurs livres sur la culture chinoise. Parmi les plus récents : *Histoire de la littérature chinoise* et *Lettre à une jeune fille pour l'initier par la poésie à l'étude du chinois classique* (1997), *Dans un jardin de Chine* (2000) et la traduction de *Mémoires historiques de Qian Sima* en 2002, tous ces livres chez Philippe Picquier.